

XXVII

Ne va pas, je t'en prie, cher lecteur, me prendre pour un bonapartiste quand même; mon hommage s'adresse, non aux actes, mais seulement au génie de l'homme, quel que soit le nom de cet homme, qu'il s'appelle Alexandre ou César ou Napoléon. Je n'admire jamais l'acte, le fait, mais seulement l'esprit humain; l'acte, le fait, n'en est que le vêtement, et l'histoire n'est pas autre chose que la vieille garde-robe de l'esprit humain. Pourtant l'amour trouve quelquefois un grand charme aux vieilles defroques, et c'est ainsi que j'aime le manteau de Marengo.

— « Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo. » — Combien mon cœur tressaillit de joie quand le postillon prononça ces paroles ! J'étais parti de Milan le soir, avec un très-aimable Livonien, qui contrefaisait volontiers le Russe, et je vis le lendemain matin le soleil se lever sur le célèbre champ de bataille.

C'est ici que le général Bonaparte but un coup si copieux à la coupe de la gloire, que, dans l'ivresse il devint premier consul, empereur, maître du monde, et ne put

se réveiller qu'à Sainte-Hélène. Nous n'avons été guère plus sobres, nous autres : nous avons partagé l'ivresse, et rêvé tout à fait les mêmes merveilles; nous nous sommes éveillés de même, et, dans notre humeur de gens dégrisés, nous faisons à présent bien des réflexions raisonnables.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est que le grand levier que des princes ambitieux et avides savaient faire si bien jouer autrefois, la nationalité, avec ses vanités et ses haines, est maintenant émoussé et usé; chaque jour s'éteint un de ces sots préjugés nationaux; toutes les âpres singularités des peuples sont écrasées sous l'action de la civilisation générale européenne. Il n'y a plus de nations en Europe, mais seulement des partis; et c'est chose curieuse de voir comme ceux-ci se reconnaissent tout de suite, malgré la différence des couleurs, et s'entendent en dépit de la multiple confusion des langues. Alors même que les têtes se trompent, les cœurs n'en sentent pas moins ce qu'ils veulent, et le temps marche toujours vers l'accomplissement de sa grande tâche.

Mais qu'elle est la grande tâche de notre temps?

C'est l'émancipation. Non pas seulement celle des Irlandais, des Grecs, des Juifs de Francfort, des noirs d'Amérique, et autres populations également opprimées, mais bien l'émancipation de tout le monde, surtout de l'Europe, qui est devenue majeure, et s'arrache aujourd'hui des lisières des privilégiés, de l'aristocratie. Les quelques renégats philosophiques de la liberté

peuvent forger à leur aise les chaînes des syllogismes les plus subtils pour nous démontrer que des millions d'hommes sont créés pour être les bêtes de somme de quelques mille chevaliers privilégiés, ils ne pourront nous convaincre, tant qu'ils ne prouveront pas, comme dit Voitaire, que ceux-là sont nés avec des selles sur le dos, et ceux-ci avec des éperons aux pieds.

Chaque siècle a sa tâche, par l'accomplissement de laquelle avance l'humanité. L'ancienne inégalité fondée par le système féodal était peut-être nécessaire, ou une condition nécessaire aux progrès de la civilisation; aujourd'hui, elle les arrête, et révolte les cœurs civilisés. Les Français, le peuple social et démocrate par excellence, ont dû nécessairement être le plus profondément irrités par cette inégalité, qui heurte le plus rudement le principe social et démocratique : ils ont cherché à emporter d'assaut l'égalité, en coupant les têtes de ceux qui voulaient dépasser les autres, et la révolution fut le signal de la guerre libératrice de l'humanité !

Gloire aux Français ! ils ont travaillé pour les deux plus grands besoins de la société humaine : la bonne chère et l'égalité civile. Ils ont fait les plus grands progrès dans l'art culinaire et dans la liberté ; et si nous célébrons tous un jour, convives égaux, le grand banquet de réconciliation, et que nous soyons de bonne humeur... ; car peut-on rien imaginer de meilleur qu'une société de pairs assis à une table bien servie ? nous porterons le premier toast aux Français. Il se passera sans

doute quelque temps avant qu'on célèbre cette fête, avant que l'émancipation soit chose faite; mais il viendra enfin, ce temps: nous nous asseoirons, égaux et réconciliés, à la même table; nous serons alors unis, et nous combattrons de concert contre les autres maux de l'humanité; peut-être, à la fin, contre la mort, dont le sévère système d'égalité ne nous blesse pas du moins autant que les riantes doctrines d'inégalité de l'aristocratismc.

Ne ris pas, lecteur futur! Chaque siècle croit que sa lutte est la plus importante de toutes. C'est la foi propre du siècle, la foi dans laquelle il vit et meurt. Et nous aussi, nous voulons vivre et mourir dans cette religion de liberté, qui mérite peut-être plus le nom de religion que ce spectre mort et creux que nous nommons encore ainsi par habitude... Notre saint combat nous semble le plus important de ceux qu'on ait jamais livrés sur cette terre, quoiqu'un pressentiment historique nous dise qu'un jour nos petits-fils considéreront cette lutte avec le même sentiment d'indifférence que nous avons pour les combats des premiers hommes, qui ont eu à lutter contre des monstres, des dragons et des géants, également pillards et avides.